

**Cérémonie de remise des prix
du Concours national de la Résistance et de la Déportation
Palais de l'Élysée – 8 mai 2015**

**Intervention de Louis CORTOT
Compagnon de la Libération**

Permettez-moi d'abord de me présenter. Je m'appelle Louis CORTOT. Je suis né près de Dijon, il y a 90 ans.

En 1940, j'avais 15 ans.

En 1945, j'avais 20 ans.

J'ai participé à la Résistance intérieure dans le mouvement des Francs-Tireurs et Partisans français. J'ai été blessé à la tête durant les combats de la Libération. J'ai perdu la vision d'un œil.

J'ai été fait Compagnon de la Libération par le général de GAULLE le 11 novembre 1944.

Pourquoi me suis-je engagé ?

J'ai grandi en Côte d'Or puis à Paris. Mes parents étaient artisans.

Dans ma famille et à l'école de la République, j'ai été éduqué et averti des horreurs de la guerre. Mon oncle qui était né en 1856 me parlait de la guerre de 1870. Mon père, c'était celle de 1914-1918. Et moi j'ai connu celle de 1939-45.

J'avais 14 ans quand elle a commencé, mais je savais depuis longtemps que la paix était en danger. Je savais ce que HITLER voulait. J'avais vu ce qu'il avait fait avec MUSSOLINI en Espagne.

Je participais aussi à des mouvements de jeunesse. Pour mes parents, le Front populaire cela avait été les lois sociales. Pour moi cela a été l'Aviation Populaire, une belle aventure qui avait été inventée par les ministres Pierre COT et Jean ZAY pour que la jeunesse et les classes populaires puissent piloter. Eux aussi pensaient déjà à la guerre qui venait.

En 1940, j'ai vu la défaite. Les Allemands étaient dans mon pays et on ne les avait pas invités : c'était ce que je pensais alors.

J'ai vu aussi la création de l'Etat Français. Pour moi, la France c'était la République, les droits de l'homme, les lois qui protègent. Ce n'était pas le gouvernement de Vichy.

Dans la région parisienne où j'étais, ce fut le temps de la faim, pour moi comme pour la majorité des gens qui ne pouvaient pas payer les tarifs exorbitants du marché noir.

Les hivers étaient rigoureux, on avait froid dans les écoles, on gardait manteaux et gants.

Toute circulation avec des véhicules à moteur était interdite aux particuliers.

C'était l'économie de guerre et le couvre-feu.

Au début de l'année 1941, j'ai dû arrêter mes études pour aller travailler dans une usine.

C'est à ce moment-là que je suis entré dans la résistance. Je n'avais pas 16 ans. Depuis longtemps avec mes camarades on cherchait quoi faire. On a fini par rejoindre un groupe qui s'appelait l'Organisation Spéciale.

Les jeunes qui sont entrés dans la Résistance au début de l'occupation n'étaient pas nombreux.

Pour la plupart c'étaient des jeunes qui faisaient partie comme moi de mouvements de jeunesse, étudiants, sportifs, scouts, qui s'étaient intéressés à la vie du pays et à la situation internationale (la guerre d'Espagne, le Front Populaire, Munich, la montée du nazisme). Des jeunes qui avaient été humiliés par la débâcle et par l'occupation allemande.

Il y avait aussi beaucoup de femmes et de jeunes filles. Elles furent souvent des agents de liaison formidable. Quelques-unes aussi prirent part à la lutte armée.

Elles firent preuve de courage et d'engagement, et mettaient sans cesse leur vie en péril au cours de leurs actions. Certaines résistantes furent internées, déportées.

La contribution des femmes et des jeunes filles à la libération du territoire fut essentielle. On n'en parle pas assez.

Qu'ai-je fait dans la Résistance ?

Mes activités pendant cette période se sont passées en région parisienne. J'ai commencé par des petites tâches comme récupérer des armes, couper des lignes téléphoniques, distribuer des tracts.

Puis j'ai participé à des opérations de sabotage. Notre mission, c'était de désorganiser la machine de guerre de l'armée d'occupation en Ile-de-France. J'ai par exemple participé à faire dérailler un train de tanks qui venait des usines Renault.

J'ai eu beaucoup de chance pendant longtemps, car je n'ai jamais été arrêté. En 1944 je suis devenu agent de liaison entre l'état-major des Forces Françaises de l'Intérieur de Seine-et-Marne et celui de Paris commandé par le colonel ROL.

Pour se déplacer, il n'y avait que la bicyclette mais peu de pneumatiques.

Pour les cartes d'alimentation, nous faisons des commandos dans les mairies et les centres de distribution.

Des gens nous ont aidés sans que personne ne le sache. Je me souviens que dans une commune de Seine-et-Marne où nous étions intervenus, le secrétaire de mairie nous avait accueillis en nous disant : « eh bien, ce n'est pas trop tôt, depuis le temps que je vous attends ! »

Cet homme et son épouse étaient formidables. Ils cachaient chez eux deux enfants juifs et ils ont mis à notre disposition une chambre dans leur pavillon que nous avons utilisée jusqu'à la Libération en août 1944.

J'ai été grièvement blessé à la fin des combats de la Libération de Paris. J'étais en route le 25 août 1944 et à Lieusaint en Seine-et-Marne j'ai croisé des Allemands en déroute qui m'ont tiré dessus. J'ai perdu un œil et 70 ans plus tard j'ai toujours un éclat de métal dans la tête.

La Libération de Paris, la liesse et la fête, je ne les ai pas vues car j'étais à l'Hôtel-Dieu en train d'être soigné.

Ensuite je me suis remis et j'ai continué la guerre. Quand j'ai été appelé en 1945 pour passer le conseil de révision, je suis arrivé en uniforme, je me battais depuis déjà quatre ans ! Ils ont préféré me laisser partir...

Pendant la guerre, je ne pensais pas trop à la suite.

Pour nous la priorité c'était de libérer le pays. Mais on voulait tous que ce soit mieux après. Nous avons vu l'effondrement de la France, et tout ce que le Front populaire n'avait pu faire.

Nous voulions le retour de la République, et c'est aussi pour cela que les Résistants se battaient. Pour prendre en main nous-mêmes notre destin. C'était la mission des commissaires de la République. Le dernier d'entre eux était mon ami Raymond AUBRAC qui est mort en 2012.

Leur rôle a été très important. Après la Libération, pendant environ 6 mois, tout était décentralisé, même les événements civils et militaires, et ce n'était pas évident de parcourir le même chemin et de maintenir les mêmes valeurs pour l'unité de notre République.

En 1945, il ne nous restait qu'une chose à faire, c'était de reconstruire, appliquer le programme du Conseil National de la Résistance, adopté à l'unanimité le 15 mars 1944 par les organisations de Résistance, les partis politiques et les syndicats résistants.

Le sacrifice de tous ceux qui s'étaient engagés au péril de leur vie pour combattre la barbarie nazie et lutter pour la liberté, trouvait ainsi son accomplissement.

Beaucoup de progrès qui nous semblent normaux aujourd'hui viennent directement de ce programme, la sécurité sociale, les retraites, le droit du travail, l'accès à la culture... Il faut le relire car il reste une inspiration.

Maintenant je suis en retraite, je fais partie d'une association d'anciens résistants. Nous défendons les valeurs de la Résistance énoncées dans le programme du CNR, et nous veillons à la mémoire de nos camarades qui ont donné leur vie pour que nous puissions vivre dans la paix.

Qu'est-ce que je retiens de mon expérience dans la Résistance ?

D'abord la camaraderie. Le sentiment de solidarité qui nous unissait, la confiance qu'on se faisait. C'est quelque chose que je n'ai plus jamais retrouvé avec cette intensité.

Aussi l'espérance. Nous étions dans une époque atroce, et nous avions l'espoir. Parce que nous avions un idéal.

Aujourd'hui je rencontre beaucoup de jeunes. Grâce au Concours national de la Résistance et de la Déportation, je vais leur parler de ce que j'ai vécu. Je suis frappé par le nombre d'entre eux qui doutent de l'avenir. C'est très différent de ce que nous avons connu.

Ils ont parfois du mal à comprendre comment nous vivions. Les privations, la faim, le froid. Ils se demandent aussi ce qu'ils auraient fait à notre place.

C'est peut-être ce que vous vous demandez aussi.

Personne ne peut répondre à cette question.

Mais ce que je peux vous dire, c'est que vous avez une chance extraordinaire. Vous vivez une époque avec des progrès que je ne pouvais même pas imaginer lorsque j'avais votre âge.

J'ai connu une France où il y avait très peu d'automobiles, pas d'eau courante dans les logements, pas de gaz, pas d'électricité.

Mais j'avais quelque chose de bien plus précieux, de bien plus utile pour une vie : j'avais un idéal.

Réfléchissez, n'acceptez pas les injustices, agissez. Pas parce que vous êtes sûr de réussir, mais parce que c'est juste : c'est cela avoir un idéal.

Restez toujours vigilants. Intéressez-vous à ce qui se passe en France, en Europe, dans le monde. Tout vous concerne.

Défendez vos droits, mais ayez aussi conscience de vos devoirs.

Vous pouvez le faire. J'ai confiance en la jeunesse.

Merci.